

Madame a des envies de cinéma

Alice Guy, pionnière du cinéma (1873-1968)

Viviane Thill

Si on évoque aujourd'hui rarement Alice Guy en dehors des milieux féministes, c'est en partie parce que, contrairement à ses contemporains Lumière, Méliès ou Feuillade dont on connaît les oeuvres les plus marquantes, celles d'Alice Guy restent relativement peu visibles et surtout sa filmographie est incertaine. Comme il était d'usage au début du cinématographe, elle n'a pas signé ses films et n'a guère laissé de document permettant de les identifier. Mais elle fut pendant longtemps la principale responsable et probablement même l'initiatrice du Département fiction au sein de la société Gaumont.

La vie d'Alice Guy fut celle d'une aventurière avant même qu'elle ne vienne au monde. Son père était parti faire fortune au Chili, mais sa mère, enceinte, avait bravé vents et marées pour revenir donner naissance à son cinquième enfant en France. Alice naît donc en 1873 dans la banlieue parisienne, est d'abord élevée pendant trois ou quatre ans chez sa grand-mère en Suisse, puis part rejoindre sa famille à Santiago. Vers 1879, elle est envoyée dans un internat religieux en Suisse. Quand son père se retrouve ruiné, il revient en France, mais décède peu après. Au début des années 1890, Alice commence une formation de sténographe.

Tout cela, elle l'a raconté dans l'autobiographie qui ne fut publiée qu'en 1976, huit ans après sa mort. Le premier historien à avoir réhabilité Alice Guy est cependant Francis Lacassin, qui l'a rencontrée de son vivant et a publié un article dans la revue *Cinéma 71*¹. C'est sur cet article et son autobiographie, de même qu'une longue interview qu'elle a accordée en 1963 à l'historien Victor Bachy, qu'est basée la qua-

si-totalité de ce qu'on sait de et répète aujourd'hui sur Alice Guy.

En 1894, elle entre au Comptoir général de la photographie qui fabrique du matériel photographique et où elle travaille entre autres pour Léon Gaumont. C'est là où elle aurait été témoin de la toute première projection du « cinématographe » organisée en mars 1895 par les frères Lumière. La même année, Léon Gaumont rachète le Comptoir général de la photographie et en fait la société L. Gaumont et C^{ie}, qui va bientôt se spécialiser dans la fabrication de caméras et de projecteurs cinématographiques. La jeune Alice, qui a fait un peu de théâtre en amateur, propose de tourner des films de démonstration en faisant appel à des ami(e)s et les techniciens de la société. Léon Gaumont accepte, à condition, dit-on, que ce passe-temps n'empiète pas sur les heures de travail de sa secrétaire.

Alice Guy a toujours raconté qu'elle a tourné sa première fiction en 1896 et qu'elle s'intitulait *La fée aux choux*. Or, dans les catalogues Gaumont, un film n'apparaît sous ce titre qu'en 1901. La description qu'elle en fait n'a pas grand-chose à voir avec cette bande, mais ressemble beaucoup à un autre film intitulé *Sage-femme de première classe*, tourné en 1902. Le sujet est à chaque fois le même : une femme fait pousser des enfants dans des choux. Mais le deuxième film est plus élaboré et il y a deux plans au lieu d'un seul.

La plupart des historiens acceptent toutefois la date de 1896 et partent du principe qu'Alice Guy a réalisé ensuite, comme elle l'a elle-même soutenu, la

Comme ce sera toujours le cas dans les films d'Alice Guy, la femme se bat à égalité avec son mari et elle n'est pas plus ridiculisée que lui, contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de films de cette époque, [...]

très grande majorité des fictions Gaumont jusqu'à son départ pour les États-Unis en mars 1907. Au fil du temps, on a rallongé sa filmographie jusqu'à y caser plus de 1 000 films. En 2010, l'historien Maurice Gianati a révisé ce chiffre à la baisse². Lui pense qu'Alice Guy n'a commencé à tourner qu'en 1902, au moment où la production en matière de fiction de Gaumont a pris de l'ampleur et passe des attractions de foire (gags, petits sketches ou film d'effets spéciaux à la Méliès) à de courtes narrations. Alison McMahan³, qui accepte au contraire l'hypothèse selon laquelle Alice Guy aurait réalisé l'essentiel des films de fiction Gaumont à partir de 1896, est d'avis qu'elle a appris son métier pendant ces années-là, en réalisant des copies (pratique alors courante) de films Lumière, Méliès ou Edison.

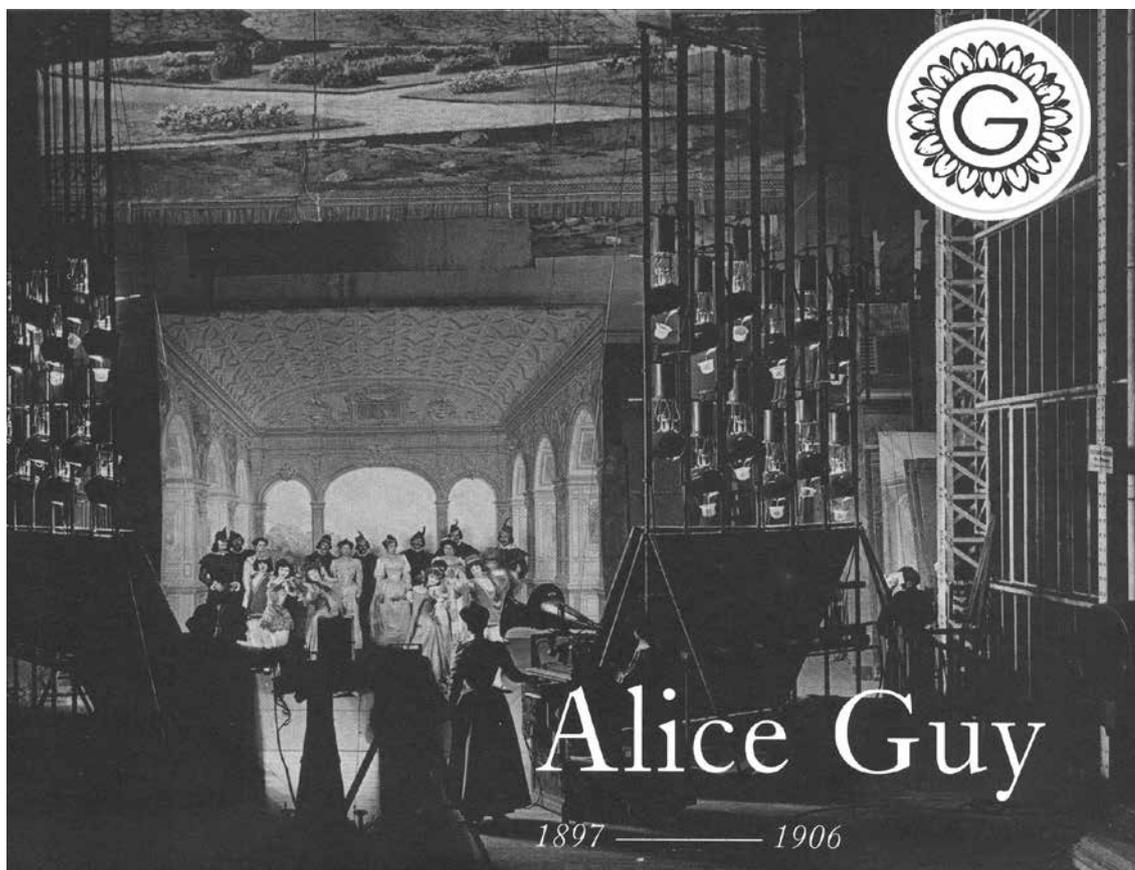
1902-1907 : Alice Guy dirige le studio Gaumont

Un film de 1902 intitulé *Intervention malencontreuse*, qui lui est attribué dans le catalogue Gaumont⁴, montre dans un décor unique une dispute conjugale. Comme ce sera toujours le cas dans les films d'Alice Guy, la femme se bat à égalité avec son mari et elle n'est pas plus ridiculisée que lui, contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de films de cette époque, où l'on rit souvent gras aux dépens des épouses vindicatives. La concierge, à laquelle est due l'interven-

tion malencontreuse du titre, est interprétée par un homme travesti en femme. Comme il était assez habituel dans le cinéma muet, Alice Guy a souvent eu recours au « cross-gender casting »⁵.

Entre 1902 et 1907, le catalogue Gaumont énumère 340 films de fiction. Gianati est d'avis qu'Alice Guy aurait pu en réaliser moins de 300, sans compter les phonoscènes. Les phonoscènes étaient de petits films sonores réalisés grâce à la synchronisation (approximative) d'un phonographe avec une caméra. Dans l'espoir de commercialiser ce « chronophone », Gaumont a probablement produit plusieurs centaines de ces courtes bandes, généralement des airs d'opérette, des numéros de danse ou des chansons (ce qui fait en quelque sorte des phonoscènes les ancêtres des *clips*). Alice Guy fut chargée entre autres du marketing de cette invention et il existe une courte bande datée de 1907 où, dans ce qui est peut-être le premier *making of* de l'histoire du cinéma, on la voit diriger une scène de *Roméo et Juliette* et faire démarrer elle-même le phonographe.

Mais qu'on situe ses débuts en 1896 ou en 1902 (entre ces deux périodes, Gaumont a en fait produit très peu de fictions), il semble établi qu'Alice Guy a ensuite dirigé la production de la majorité des fictions Gaumont jusqu'en 1907, même si elle ne les



„Roméo et Juliette“
© Gaumont

Bien qu'elle ne soit alors plus la seule femme réalisatrice au monde (Lois Weber commence à tourner vers 1911), les Américains ne manquent pas de la remarquer.

a pas toutes réalisées elle-même. C'est aussi elle qui prend en main le nouveau studio que Léon Gaumont fait construire en 1905 aux Buttes-Chaumont. Une femme a ainsi dirigé au début du XX^e siècle l'un des premiers vrais studios de cinéma!

Parmi les rares films qui nous sont parvenus de cette époque, l'un des plus curieux est *Les résultats du féminisme*, tourné en 1906. On y découvre une société dans laquelle les hommes (très efféminés) font de la broderie et s'admirent dans la glace, tandis que les dames (du genre camionneurs en robe) se prélassent en fumant la pipe et à l'occasion protègent ces messieurs des ardeurs des autres femmes. Certains interprètent cette histoire comme « le premier film contre la théorie du genre » ou encore « le premier film de propagande antiféministe de l'histoire du cinéma »⁶. Le catalogue Gaumont le décrit comme « une caricature de l'homosexualité tant féminine que masculine florissante au début du siècle ». Mais il paraît un peu étonnant que des lesbiennes passent leur temps à courir après des gays! Le titre (qui n'a sans doute pas été choisi par Alice Guy) est clairement antiféministe, mais à bien regarder le film, on se rappelle qu'il a été réalisé par une jeune femme (plutôt jolie et... célibataire) qui, dans un milieu essentiellement masculin, a sans doute été harcelée et malmenée plus d'une fois. Ne s'est-elle pas amusée à vouloir faire comprendre aux hommes ce que c'est que d'être sans cesse scruté(e), tripoté(e) et, dans une scène, quasiment violé(e), puis ignoré(e) et chassé(e) une fois qu'il/elle arrive avec un enfant dans les bras? À la fin, ces femmes fortes se retrouvent entre elles dans un café, mais comme il faut que la morale soit sauve, les hommes reprennent le dessus.

La même année, Alice Guy tourne *La vie du Christ* (33 min.). La passion du Christ avait déjà donné

lieu à l'époque à plusieurs « superproductions ». Le concurrent Pathé avait notamment produit dès 1902 *La vie et la passion de Jésus-Christ* qui durait plus de 40 minutes, avec de nombreux décors et beaucoup de figurants. L'une des originalités d'Alice Guy est d'avoir tourné en partie dans des décors naturels. Elle exploite aussi, bien plus que le film de 1902, la profondeur de champ, faisant ainsi naître le mouvement dans l'image, à défaut de bouger sa caméra. C'est une technique qu'elle a souvent employée, avec talent, et qui marquera également ses films américains. Et, comme dans ses autres films aussi, elle fait de la place aux femmes, qui sont très présentes dans presque tous les plans.

1906 est aussi l'année de *Madame a des envies*, film hilarant qui commence par un homme poussant un landau (!), tandis que sa femme, très enceinte, donne libre cours à toutes ses envies soudaines. Elle vole la sucette d'une fillette, l'absinthe d'un consommateur et la pipe d'un colporteur. On la voit ensuite consommer toutes ces choses en gros plan avec un plaisir intense et sensuel (alors qu'elle n'est physiquement pas érotisée). Pendant tout ce temps, son mari, complètement dépassé par les événements, tente vainement de la calmer. Il ne parviendra à la stopper qu'au moment où il lui tend un bébé cueilli... dans un chou!

Toujours en 1906, Alice Guy réalise *Une femme collante*: dans un bureau de poste, une bonne tire la langue pour humidifier les timbres que lui tend sa patronne. Fasciné, un monsieur n'y tient plus, embrasse la bonne à pleine bouche... et reste collé à elle! Là encore, la profondeur de champ est utilisée pleinement: l'action se passe sur pas moins de trois niveaux dans une même prise. Au premier plan la bonne, au deuxième, les clients de la poste et, au troisième, tout au fond, les fonctionnaires derrière leur guichet. Tout ce petit monde s'agite dans tous les sens, se rejoint, se sépare et interagit, ce qui confère à ce petit sketch une formidable énergie.

1907 : Making an American film-maker

En mars 1907, Alice Guy épouse le caméraman Herbert Blaché (elle a neuf ans de plus que son mari). Quelques jours plus tard, Gaumont envoie celui-ci aux États-Unis pour y vendre le chronophone. En bonne épouse, Alice le suit et arrête le cinéma pendant trois ans, le temps de mettre au monde son premier enfant. En 1910, elle crée avec son mari la société de production Solax, puis construit en 1912 (après la naissance d'un deuxième enfant) un studio ultra-moderne à Fort Lee dans le New Jersey, alors la capitale du cinéma américain. Alice Guy est la présidente, la directrice artistique et la réalisatrice d'une

„Femme collante“ © Gaumont



grande partie des films Solax. Le studio sort jusqu'à deux films par semaine.

Bien qu'elle ne soit alors plus la seule femme réalisatrice au monde (Lois Weber commence à tourner vers 1911⁷), les Américains ne manquent pas de la remarquer. Des magazines comme *Photoplay* (1912) ou *The Moving Picture World* (1915) consacrent des articles admiratifs à Alice Guy Blaché, comme on l'appelle là-bas.

Elle s'adapte rapidement à son nouvel environnement et en 1911 sort *Greater Love Hath No Man* qui, malgré son titre mélodramatique, est une sorte de western. Ça commence dans un tripot rempli d'hommes et parmi eux une femme, en jupe, mais portant une arme à feu. Elle défend, revolver au poing, son homme quand celui-ci se fait agresser (par de méchants Mexicains). Alice Guy n'est toutefois pas la seule à représenter ainsi des femmes courageuses et indépendantes dans des univers d'hommes. Pearl White⁸ joua dès 1910 le même genre de personnages, de même qu'un peu plus tard Helen Holmes. Mais chez Alice Guy, il n'y a pas que les pionnières du Far West qui savent se défendre. Les bourgeoises de la Côte ne sont pas en reste. Dans *The Girl in the Armchair* (1912) et *Matrimony's Speed* (1913), de jeunes femmes utilisent un subterfuge et leur considérable fortune! – pour amener l'homme sur lequel elles ont jeté leur dévolu à les épouser. Dans le couple vu par Alice Guy, c'est bien la femme qui porte le pantalon et amène l'argent. On ne sait si cela reflète la réalité de son propre ménage ou relève du fantasme et de l'ironie. Car de l'ironie, Alice Guy Blaché en a. Dans *Making an American Citizen* (1913), elle caricature la vision américaine du couple en mettant en scène un ménage d'évidence slave, qui quitte sa rude patrie où la femme est littéralement réduite au rang de mulet par son mari. À peine débarqué du bateau à New York, l'homme se fait insulter par un citoyen américain, parce que c'est sa femme qui porte les valises. Chaque fois qu'il la tabasse, il se fait frapper par des Américains outragés par ces moeurs sauvages. Ainsi encouragée, sa femme finit par prendre de l'assurance et se révolte. Et l'homme comprend la leçon; bientôt c'est lui qui s'occupe des travaux pénibles et embrasse sa femme avant de passer à table: ils sont devenus un couple américain modèle. La comédie *A House Divided*, tournée la même année, révèle l'envers de la médaille: ici, un couple se dispute sur un malentendu et décide de ne plus se parler. Ils communiquent donc par notes écrites –, ce qui permet pour la première fois à Alice Guy d'utiliser des semblants de dialogues dans un film. Là encore, la femme est traitée à égalité avec l'homme.

En 1912, Herbert Blaché arrête de travailler pour Gaumont et devient président de la Solax, mais après quelques mois, il crée sa propre société, Blaché Features, dans laquelle il emploie également Alice. Quand les films deviennent plus longs (et plus chers), le couple travaille pendant un temps pour la société Popular Plays and Players, toujours dans les studios de la Solax. En 1916, ils fondent la U.S. Amusement Corporation qui produit des longs métrages. Malheureusement, la très grande majorité des longs métrages d'Alice Guy ont disparu et ceux qui existent sont très peu visibles.

À partir de 1917, le couple se fait embaucher par d'autres compagnies. L'industrie du cinéma américain se déplace sur la Côte ouest à Hollywood, où Herbert s'en va en 1918 avec une de ses actrices. D'après Allison McMahan, Alice réalise son dernier film en 1919 (*Tarnished Reputations*). Elle suit son mari en Californie, mais finit par divorcer en 1922 et retourne en France avec ses enfants. Elle ne tournera plus jamais de film, mais passera la fin de sa vie à tenter de faire réintroduire son nom dans les annales du cinéma. ♦

DVD disponibles à la Médiathèque du Centre national de l'audiovisuel:

Alice Guy (Doriane Films), rassemblant huit films d'Alice Guy ainsi que le documentaire *Looking for Alice*, de Claudia Collao.

Gaumont – Le cinéma premier (Gaumont), collection de DVD, dont deux sont consacrés aux films d'Alice Guy et au documentaire *Le jardin oublié – La vie et l'oeuvre d'Alice Guy-Blaché*, de Marquise Lepage

1 Francis Lacassin: « Alice Guy, la première femme réalisatrice du monde », dans *Cinema* 71, n° 152, janvier 1971.

2 Maurice Gianati: « Alice Guy a-t-elle existé? », conférence présentée le 4 juin 2010 à la Cinémathèque française et visible en ligne sur le site de cette dernière.

3 Alice Guy Blaché: *Lost Visionary of the Cinema*, The Continuum International Publishing Group, New York 2002.

4 C'est le catalogue Gaumont-Pathé sur Internet (www.gaumont-pathearchives.com) qui sert de référence.

5 Voir Viviane Thill: « Acteurs/trices – Cross-gender-casting au théâtre et au cinéma », dans *forum*, n° 340, mai 2014.

6 www.breizh-info.com/12452/actualite-culturelle/les-resultats-du-feminisme-premier-film-contre-theorie-du-genre (consulté le 12 novembre 2014).

7 Lois Weber a brièvement travaillé en tant qu'actrice pour le chronophone Gaumont. Elle est essentiellement connue comme réalisatrice de films à contenu social.

8 Pearl White est essentiellement connue pour son rôle dans le serial *The Perils of Pauline* (1914); Helen Holmes fut la vedette du serial *The Hazards of Helen* (1914-1917).